

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1981). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (22), 44–46.

Histoire de fantômes de Francine Tougas au Théâtre des Voyagements

Ce monologue se différencie des one-woman-show habituels qui disent toujours la même chose : on a de la misère, mais on tient. Ce à quoi Francine Tougas échappe par ses fantasmes d'histoires d'amour nées de son premier amour avec un poster. Et il arrive qu'« on oublie et (qu') on se rattache à ce qui plaît » mais c'est toujours dans la sécurité du fantasme non contenté. Ce récit d'amours déçus toujours en demi-teinte retenue possède toutefois le magnétisme d'intérioriser le spectateur qui prend plaisir à parenthéser ses fantasmes aux rêves de l'auteur qui flottent sur l'abîme.

La mise en scène de Murielle Dutil fait corps du texte, rend ce « goût de se donner, mais pas de se perdre » que l'auteur met dans chaque fantasme de vengeance, de conciliation, de meurtres et de jalousie. Francine Tougas se raconte dramatiquement avec une simplicité désarmante où ses mots véhiculent une denrée imaginaire que tout spectateur-voyeur écoute comme l'accordéon lyrique de la fête. Coeur en partance. En désir de retour. Le vague à l'art du dire parfait même lorsque l'on ne sait pas parler comme un certain de ses tchums mais qu'on porte un beau chandail rouge-passion.

C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles de Marie Laberge à l'Atelier Fred-Barry de la N.C.T.

Cette pièce qui pourrait faire partie des chroniques des années 30 que l'on essaie de ressusciter pour cimenter les morceaux épars de notre conscience nationale est heureusement bien écrite et sa longueur ne fait que correspondre à la longueur d'une époque qui n'en finit plus de mourir au rythme de nos campagnes électorales où les couleurs se répètent sans scrupule. Bleu calme sans audace que la tranquillité. L'ailleurs dans la fenêtre et le « mal à l'âme » d'un possible-non-osé, les personnages s'essaient et s'interrogent sur un quotidien vivable de génération en génération et d'émotions en découvertes.

De tante Mina à Marianna à Rosalie,

il y a trois femmes subjuguées que l'éducation patriarcale unifie dans l'amour déçu d'une dépendance pouvoiriale. Et cette scène d'aveux inavoués entre Honoré et Marianna entre une porte d'armoire nous féminise un contexte qui s'affirmait déjà dans son ingénuité provoquante. Bien sûr, 1936 n'aurait jamais permis un tel écart mais dans l'intimité de nos fantasmes, il y a déjà très longtemps que la réalité dépasse la fiction et ces propos féministes prêtés à ces personnages avant les mots n'auront peut-être que l'avantage de figurer dans l'anthologie du patrimoine qui s'écrit actuellement. Lorraine Pintal à la mise en scène ne fait qu'accompagner un lyrisme rétro-conservateur.

Les voisins de Claude Meunier et Louis Saia à la Compagnie Jean Duceppe inc.

C'est dans la banlieue que Claude Meunier et Louis Saia nous entraînent pour parler des *Voisins*. Mais ces dor-toirs cheap de nos propriétaires de bungalow logent très peu d'émotions. Comme si les sentiments se rangeaient dans le coffre à gant de la voiture où dans le hangar du patio. Gadgets inutiles de la personnalité privée qui ne sont point annoncés dans les publicités télévisées. D'ailleurs les personnages qu'on nous présente ne sont guère mieux dessinés qu'une boîte de savon que tout le monde achète parce que les couleurs sont attrayantes comme des politiciens.

Travail minutieux sur les clichés du parfait bonheur banlieusard, cette pièce d'un langage aseptisé nous donne une caricature d'aliénés satisfaits de leur territoire clôturé. L'absurdité de la bêtise est trop racoleuse et trop « tout le monde le dit, dis-le donc » pour amener une véritable distanciation et une prise de conscience génératrice. Le silence me semble être la seule porte de sortie de ces produits pré-fabriqués par l'américan-way-of-life. Et la mise en scène de Louis Saia accentue volontairement ce côté crispé de la répétition sans talent que le peuple épouse sans conscience en se donnant l'illusion d'une découverte critique facile et accessible à tous les voisins qui ne comprennent pas plus — comme si la bêtise n'osait pas remplacer l'absurdité.



Francine Tougas dans *Histoire de fantômes* — Théâtre des Voyagements.



Monique Spaziani dans *C'était avant la guerre* — Atelier N.C.T.

Les pommiers en fleurs
de Serge Sirois
au Théâtre de Quat'Sous

Ce portrait de John Benett tiré du fait divers arrivé à Chicago à l'automne 1978 (John Gacy, un straight irréprochable, est arrêté pour avoir assassiné quelque trente garçons qu'il emmurait ensuite dans sa maison) reste bien flou. Serge Sirois ne me semble pas très bon psychanalyste. Si son personnage vivait davantage, n'était pas qu'une simple abstraction, peut-être la sordité deviendrait-elle pulsionnelle et mythologique ? Cette pièce révèle une vision erronée de la société américaine et notre climat patriotismo-catholique filtre très mal ces empereurs du peuple qui tuent et satisfont leurs fantaisies en s'abreuvant aux mythes de leur société.

« Y reste plus rien » lance Benett, mais il recommence sans cesse et tous les tableaux de la pièce s'effritent de la



Lothaire Bluteau et Raymond Legault dans les *Pommiers en fleurs* au Quat'Sous.

même façon, glissent mais toujours sur la même chaîne de montage : l'homosexualité refoulée du héros qui en disant non à la vie s'emmure lui-même dans sa solitude. Les six garçons sont mal dessinés et ne servent que de faire-valoir alors qu'ils devraient être, de par leur arrogante jeunesse à cueillir, des bêtes fascinantes. Que Raymond Legault crée un John Benett envoûtant ne suffit pas à faire oublier l'insignifiance composée des jeunes que le texte défavorise au départ et que la mise en scène de l'auteur accentue avec complaisance. L'effet dramatique de la bande sonore bien que plus viscéral que les propos de la pièce, n'apporte pas le support voulu à ces marionnettes de l'abstraction.

Isabelle Doré
Carole Arbic ◊
Louise Richer

Sont-ce les effets du Southern Comfort ?

d'Isabelle Doré et Louise Richer
au Café-Théâtre l'Ex-Tasse

« Pas besoin d'être féministe pour être aussi stupide que les hommes. » Voilà la phrase fatale qui caractérise ce show de filles et bannit toutes les oppositions venant des castes gardiennes des étiquettes. Des filles qui draguent, qui boivent, qui fument



comme des libérés en sursis de fatalité et qui parlent d'autres choses que de leurs règles et de leur vagin, ça détampaxe un texte, ça change des femmes sacrifiées. Ces problèmes quotidiens de filles qu'elles nous présentent sous un hyperréalisme significatif, nous les montrent écartillées « entre les théories de 80 et l'éducation de 55 ». Mais elles essaient de vivre, de se réaliser ; elles ont foi en elles-mêmes.

Secrétaire, hôtesse de l'air ou diva, peu importe quand on se situe hors de l'infériorité organisée, qu'on suit son trip, ses tripes, qu'on peut boire du Southern Comfort et dépasser le fond de son verre. Femmes de taverne. Oui, ça existe et elles semblent plus vivantes que toutes les « Yvette » et les embri-gadées. Elles ont au moins une voix nouvelle qui sans attirer des milliers de personnes au forum, circule dans la solitude des bars et des appartements, entre deux joints.

Paule Marier rythme une mise en scène comme les rushes parfois tendres et mélancoliques d'une pof de hash qui ne demande qu'une peau à caresser. Un rêve quotidien et amoureux.

Songe pour un soir de printemps

d'Élisabeth Bourget
présenté par Les Pichous inc.

Ce concours de la relève québécoise de la chanson est prétexte à une critique acerbe des dessous d'une loterie organisée où l'argent fait de l'argent, les honneurs, le pouvoir et rien ne change le système. Cette nouvelle thématique dans l'oeuvre d'Élisabeth Bourget se développe autour d'un incident qui semble anodin — à la dernière minute, les directeurs du concours obligent tous les participants à porter des costumes semblables — mais qui en fait dénonce le conformisme culturel des modes fascistes imposées : pour divertir, pour donner l'illusion du changement, toujours pour contrôler. On pense à *On achève bien les chevaux*. On pense aux « Félix » nationaux. On entend même la chanson gagnante : *Que reste-t-il de nos amours* retapée à l'anglaise. C'est Ginette Reno. C'est rétro. C'est un songe qui ne promet pas un bien bel été.

Participants solitaires en attente du verdict qui doit permettre de s'en sortir, les personnages habilement campés par des comédiens enthousiastes nous montrent que l'action est secondaire lorsqu'on tente de sauver sa peau. La mise en scène de Gilbert Lepage reste

sobre et évite de tomber dans le show à paillettes que la pièce dénonce. Que peut faire l'artiste face au holding culturel ? Chanter sur le toit du Complexe Desjardins (où se déroule l'enregistrement du concours) ou crier dans le désert ?



Danièle Panneton dans *Songe pour un soir de printemps*,
production Les Pichous Inc.